

Essais québécois

Number 49, September–October–November 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21629ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1992). Review of [Essais québécois]. *Nuit blanche*, (49), 24–31.

PROMOTEURS ET PATRIMOINE URBAIN

Jean Cimon
Méridien, 1991, 380p.; 29,95 \$

L'ouvrage de Jean Cimon est un ouvrage de maturité. À la fois témoignage — au sens où il atteste de l'expérience professionnelle d'un homme profondément engagé dans l'histoire de l'aménagement urbain de Québec, sa ville de prédilection — et essai politique et social — au sens où il construit une analyse des liens passés, présents et à venir (ou souhaitables) entre le social et le spatial —, *Promoteurs et patrimoine urbain* propose une analyse forte et rigoureuse de la situation ambiguë du citoyen-citadin dans son milieu de vie.

D'entrée de jeu, l'auteur définit ses termes-clés de façon très large. Par exemple, le promoteur est plus qu'un financier, c'est l'individu créateur à l'origine de la réalisation d'un projet. Quant au *patrimoine urbain*, il désigne une structure complexe à l'intérieur de laquelle prennent place tous les éléments de la ville. «C'est le tissu urbain qui compose la ville, mémoire collective d'une civilisation. Mais c'est aussi la qualité de vie plus ou moins heureuse qui s'en dégage et qui en fait l'ennui ou le charme que ressentent ses habitants et ses visiteurs». Jean Cimon, s'appuyant sur les thèses de l'historien Arnold Toynbee, va encore plus loin: «Le patrimoine urbain concerne en quelque sorte l'âme humaine». On voit jusqu'à quel point l'ouverture sémantique implique ici une ouverture à la fois sociologique, politique et esthétique qui oblige à évaluer à nouveau les enjeux éthiques et anthropologiques de l'aménagement urbain. Car la promenade dans Québec à laquelle nous sommes conviés ne vise pas simplement à nous faire connaître des bâtiments et des aménagements, qu'ils soient des réussites ou des échecs. Elle nous permet surtout, contre le fonctionnalisme des financiers



et le fonctionnarisme des politiciens, de redécouvrir le sens profond de la communauté. Bref, de comprendre les voies par lesquelles les citadins peuvent se réappropriier la mémoire et l'espace.

Voilà quelques années, l'urbanistes Georges Adamczyk écrivait: «Penser l'architecture aujourd'hui, c'est s'ouvrir aux interrogations qui secouent la connaissance sociale». Parlant du patrimoine urbain de Québec, Jean Cimon détruit les mythes du «développement rentable» en ouvrant la ville à la société qui l'habite, et les citadins à la ville qui fonde leur identité collective.

Michel Peterson

LES TRAVAUX ET LES JOURS D'HONORÉ DE BALZAC

Stéphane Vachon
Presses Universitaires de Vincennes, Presses du CNRS, Presses de l'Université de Montréal, 1992, 336 p.; 42 \$

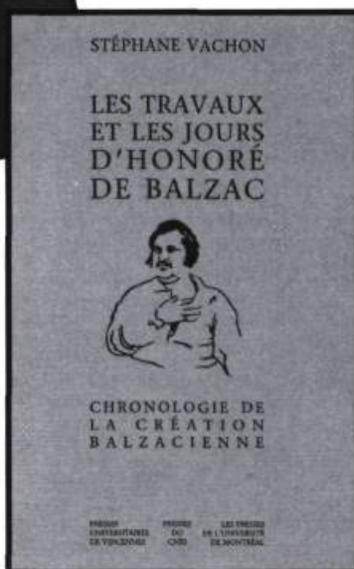
Voici une thèse qui a ravi à Paris l'aréopage des études balzaciennes; la soutenance a d'ailleurs largement roulé sur le thème «comment avons-nous pu travailler si longtemps sans un outil aussi nécessaire et aussi intelligemment conçu?». Cela n'arrive pas tous les jours. Ouvrage



concourt à l'organisation la plus rigoureuse et facile à saisir d'une matière extraordinairement touffue. Pour les spécialistes, il suffit peut-être de dire que Stéphane Vachon se mérite en préface l'accolade de Roger Pierrot.

Il faut en tout cas au moins lire la belle synthèse intitulée «Construction d'une cathédrale de papier» où Stéphane Vachon nous livre l'esprit de son entreprise, celui d'une mise en place qui permette d'évaluer la cohérence de l'œuvre de Balzac. J'en interprète ici la conclusion: *la comédie humaine* est un système en constante mutation soudain figé par la mort de son auteur, un chantier arrêté.

Denis Saint-Jacques



LE SINGULIER PLURIEL

André Brochu
L'Hexagone, 1992, 232 p.; 19,95 \$

L'usage a consacré le genre: un critique reconnu rassemble une vingtaine d'études, déjà publiées ailleurs, et les remet en circulation. La sélection des textes s'avère souvent tributaire d'une problématique qui les *redynamise*. Ici, l'enjeu s'ordonne à une définition théorique de la *lecture*, définition développée dans le premier article, intitulé «Le travail de lecture».

Que peut découvrir le lecteur dans ces textes critiques écrits entre 1974 et 1990? D'abord une parole vibrante, sensible et enthousiaste à la fois, rarement complaisante, parfois même acerbe, qui témoigne de la rigueur intellectuelle du critique et de son adhésion profonde à l'écriture d'ici. Sans compter un inventaire des pratiques critiques des quinze dernières années: de la *rhétorique du groupe Mu* au lettrisme, en passant par la sémiotique greimassienne, on sent la subordination de l'outil théorique au plaisir de saisir le texte, de le comprendre. Cette parole est toujours d'actualité, dans la mesure où toutes les analyses découvrent le sens dans les formes multiples de la textualité.

Le titre de l'ouvrage traduit bien cette lecture attentive au singulier pluriel. Le corpus est délibérément hétérogène: Gauvreau, Thériault, Chamberland, Blais, Hébert, Major, Brault et d'autres représentent autant d'univers discursifs particuliers. Une seule réserve: pourquoi trois textes sont-ils consacrés à Rina Lasnier, plus encore, pour-

d'érudition, cette *Chronologie de la création balzacienne* débrouille une fois pour toutes l'histoire enchevêtrée de la publication de l'œuvre balzacien: *La comédie humaine* aussi bien que les romans signés Lord R'Hoone ou Horace de Saint-Aubin, les feuilletons aussi bien que les livres, les publications originales aussi bien que les rééditions. Tout ce qui a été publié sous une forme ou sous une autre et que l'on peut attribuer à Balzac.

Indications générales, tables des références, des abréviations et des sigles, index des noms cités, notes copieuses et fréquentes et surtout — c'est le corps du travail — de limpides tables chronologiques, l'une pour le début dans la vie, de 1814 à 1821, les autres, année par année, de 1822 à 1856, «des premières opérations de littérature marchande' aux premiers inédits posthumes», tout

quoi trois études sur Julien Bigras (dont une porte le titre non usurpé de «critique interminable») ?

Nourri de son identité plurielle de poète, de romancier, de professeur et de critique, André Brochu réussit ici un ouvrage à la «texture» singulière qui est à la fois un espace d'interprétation fécond et, surtout, un hommage passionné à l'écrire québécois.

Frances Fortier

L'AMATEUR DE MUSIQUE

Gilles Marcotte

Boréal, 1992, 238 p.; 22,50 \$

Gilles Marcotte est surtout connu pour ses ouvrages sur la littérature (*Le temps des poètes*, *Le roman à l'imparfait*, *La prose de Rimbaud*) ou pour ses critiques, qui paraissent à intervalles réguliers dans *L'actualité*. Mais derrière cette personnalité littéraire, qui en impose par la rigueur de sa pensée et la justesse de ses intuitions, se dissimule le musicien, comme en témoigne avec éloquence *L'amateur de musique*, qui regroupe trente-deux chroniques consacrées à la musique parues pour la plupart dans la revue *Liberté* entre décembre 1985 et juin 1991. Devant la musique, Gilles Marcotte ne se pose jamais en spécialiste, mais tout simplement en honnête homme («Ce qu'on lira dans ces pages, écrit-il, n'a guère à voir avec la musicologie, voire avec la simple critique musicale»), ce qui n'exclut pas, loin de là, une grande intelligence du propos et



une perspicacité qui séduiront le lecteur. Car si Gilles Marcotte n'est pas, ou ne se prétend pas, un expert en musique (mais l'ignorance n'a-t-elle pas «ceci de bon qu'elle réserve de substantielles découvertes»?), il sait parler de celle-ci comme seul un littéraire en pleine possession de ses moyens peut le faire, mettant en œuvre toutes les ressources de la langue pour redonner vie et forme, sur fond de silence, à la constellation musicale dans laquelle il évolue, constellation où s'entremêlent Bach, Sibelius et Mozart, Glenn Gould et Charles Dutoit, les grandes orgues de l'Oratoire Saint-Joseph et le ruban interminable de l'autoroute 20. L'auteur démontre qu'il est un essayiste de toute première force en ceci qu'il sait établir des rapports féconds entre des réalités parfois fort éloignées (ainsi de Miron et de Sibelius!), mais qu'il a le don d'aborder libre-

ment, avec un sain détachement et un humour discret. Décidément, la prose de Gilles Marcotte, par sa justesse, son ampleur et son élégance, ne manquera pas de ravir le lecteur (et le musicien) impénitent.

Jean Morency

DANS LA MAISON DES LITTÉRATURES

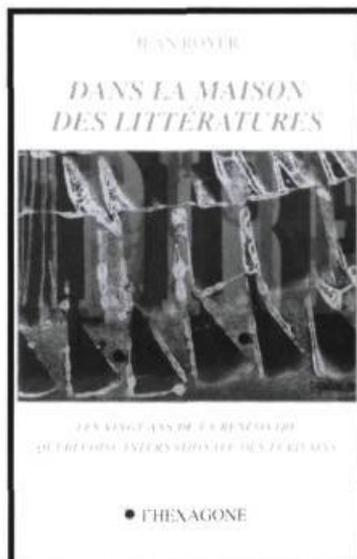
Jean Royer

L'Hexagone, 1992,

126 p.; 16,95 \$

Véritable institution qui relie le Québec au monde depuis 1972, la Rencontre québécoise internationale des écrivains a vingt ans. Comment et dans quelles circonstances est-elle née? Quel est son mode de fonctionnement? Quels sont les écrivains qui sont invités à y participer? Quel rayonnement donne-t-elle à la littérature et à la culture québécoises? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles Jean Royer tente de répondre, archives et témoignages à l'appui.

La Rencontre, rappelle Jean Royer, tire son origine de la Rencontre des poètes canadiens qui, de 1957 à 1961, amène annuellement les écrivains québécois à se questionner sur leur rôle dans la société. De 1968 à 1971, l'institution connaît un deuxième souffle, grâce à l'animation de l'équipe de la revue *Liberté* pour une bonne part. Finalement, en 1972, la Rencontre adopte sa forme actuelle, mais surtout s'internationalise. «En devenant internationale, note



Royer, la Rencontre aura trouvé sa durée et contribué à l'émancipation des milieux littéraires québécois.» Plus encore, elle fera connaître de façon considérable la littérature québécoise à travers le monde. «De 1972 à 1991, la Rencontre aura donné lieu à 24 visites d'écrivains appartenant à 47 pays ou cultures de presque tous les continents.»

Chaque Rencontre, précise Jean Royer, comporte trois jours de travaux autour d'une table où les participants commentent une douzaine de communications sur un thème proposé. Parmi ces thèmes, notons: *L'écriture et l'errance* (1972), *L'écriture est-elle récupérable?* (1974), *Où sont les littératures nationales?* (1976), *Écrivain et lecteur* (1977), *Littérature et réalité* (1978), *Et la poésie?* (1979), *Le sacré, la littérature et le profane* (1980-1981), *Écrire en l'an 2000* (1982), *Écrire l'a-*

UNE NAISSANCE HEUREUSE

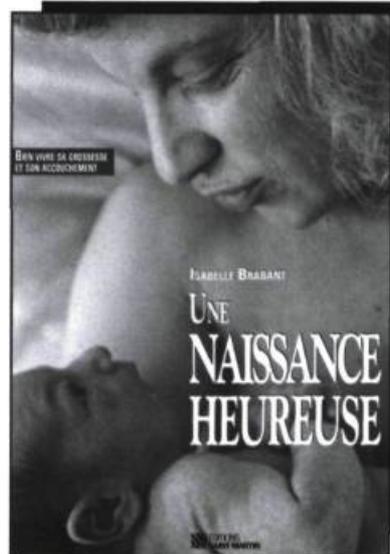
Isabelle
Brabant



Sage-femme

Ce livre se veut une sorte de guide de voyage. Vous y trouverez une description de ce qui se vit au cours des différentes étapes de la grossesse, de l'accouchement et des premiers temps après la naissance du bébé.

Une naissance heureuse
Bien vivre sa grossesse
et son accouchement



400 pages

29,95 \$

ÉDITIONS
SAINT-MARTIN

4316, boulevard Saint-Laurent, Montréal (Québec) H2W 1Z3

Tél.: (514) 845-1695

mour (1983), *L'écrivain et l'espace* (1984), *La tentation autobiographique* (1986), *Écrire l'amour 2* (1987), *La solitude* (1988), *L'écrivain et la liberté* (1989), *L'écrivain et les risques du métier* (1990), *Paysages* (1991). Les textes des communications présentées à ces Rencontres ont été publiés dans la revue *Liberté* de 1972 à 1982, par les éditions de l'Hexagone depuis 1983.

En rendant ainsi compte des vingt ans d'existence de cette «fête de l'esprit», selon l'expression de Jacques Godbout, de cette institution toute littéraire qui donne aux écrivains québécois «l'occasion d'être entendus ailleurs», au dire de son fondateur le poète Jean-Guy Pilon, Jean Royer a bien raison de croire que son ouvrage participe, «comme un modeste point de départ, à l'élaboration d'une histoire contemporaine de la vie littéraire au Québec».

Pierre Rajotte

**UNE HISTOIRE DE LA BOLDUC
LÉGENDES ET TURLUTES**

Pierre Day
VLB, 1991, 134 p.; 15,95\$

**LA BOLDUC
LA VIE DE MARY TRAVERS
(1894-1941)**

**David Lonergan
Isaac-Dion, 1992,**
215 p.; 16,95 \$

Les rapports que les Québécois entretiennent avec certains des leurs — qu'ils soient des personnages historiques, politiques ou artistiques — sont souvent fort déconcertants. Ils oscillent entre l'oubli et la déification, entre la honte et la fierté. Ce fut le cas avec *La Bolduc*: un jour méprisée par les intellectuels et adulée par la foule, un autre rejetée par la foule et encensée par les intellectuels.

Il ne faut donc pas se surprendre si les études qui lui ont été consacrées ne sont pas légion: en 1959, un petit livre charmant de Réal Benoît et, en



1967, un curieux récit d'Olivette Larouche Nadeau, *Le Forillon*. Alors quand les éditions VLB claironnent que Pierre Day «[...] a consacré plus de six ans de sa vie à retracer [...]», on se dit, heureux, qu'enfin voilà l'étude exhaustive tant attendue!

Tout d'abord, les dimensions du livre étonnent; le texte semble plus court que celui de Réal Benoît. Mais convaincu que l'adage «dans les petits pots...» possède encore quelque vertu, on entreprend quand même la lecture. Dès les premières pages, on commence à tiquer. Et lorsqu'on parvient à un de ces passages où l'auteur, histoire de recréer la vérité des dialogues de l'époque, utilise un langage faussement folklorique, on se sent envahi par une sorte de malaise auquel succèdent l'incrédulité et, finalement, la colère.

Une fois remis de ses émotions, on se décide à placer l'un à côté de l'autre le livre de Pierre Day et celui de Réal Benoît: sauf quelques anecdotes, on ne trouve rien de vraiment neuf. Contrairement à Réal Benoît, Pierre Day s'attache peu aux textes de *La Bolduc*. Le déroulement des deux histoires est le même, à telle enseigne qu'à certains moments on a droit à des décalques quasi parfaits. Pour vous en convaincre, lisez les deux passages qui relatent l'an-

nonce de la mort de Mme Édouard Bolduc.

Comparé à un livre aussi navrant, celui de David Lonergan fait figure de chef-d'œuvre. Ici, en effet, foin des légendes! Place aux faits et à l'histoire! Place aux textes dans leur contexte! Et, en prime, le texte intégral de vingt-quatre chansons! Malheureusement, l'étude manque de souffle et d'étoffe, demeure une ébauche. Le livre que Mme Bolduc mérite reste encore à écrire.

Maurice Pouliot

**LE PROFESSEUR DE CÉGEP:
UN MAÎTRE EN HUMANISME?**
Claude Beauchesne
IQRQ, 1991, 123 p.; 18 \$

Accordez quelques minutes à un professeur de cégep pour qu'il vous entretienne de son travail, il vous répétera sans doute les propos pessimistes usuels. Pourtant, si vous le laissez discourir, vous découvrirez un être enthousiaste, passionné pour la matière

qu'il enseigne, respectueux des jeunes et, somme toute, satisfait de ses cours.

Voilà pourquoi la publication d'une recherche comme celle de Claude Beauchesne, *Le professeur de cégep: un maître en humanisme?*, s'avère reconfortante puisqu'en y donnant la parole à neuf professeurs de sciences humaines d'un cégep de la région de Québec, il nous permet de dépasser les lieux communs et de prendre connaissance de ce qui se fait dans les collèges.

Il ne s'agit certes pas de nier les difficultés. Ainsi, en raison des tâches à accomplir, on discute presque exclusivement de questions administratives lors des réunions de département. Les professeurs se retrouvent donc seuls face à leurs interrogations sur leur métier. Malgré cela, chacun poursuit sa réflexion individuellement ou avec les collègues qu'il côtoie.

Par ailleurs, l'enquête de Claude Beauchesne met en lumière la parenté des pratiques. Il souligne qu'il existe un apprentissage strictement de niveau collégial: on y cherche, à travers l'étude des sciences humaines, à «former des citoyens avertis». La poursuite de cet objectif amène les professeurs, continuellement inscrits dans un processus d'évaluation, à se questionner sur la façon la plus adéquate de «rejoindre les étudiants». Il ressort nettement que le souci de la qualité, au nom duquel on semble parfois vouloir remettre en question l'existence des cégeps, anime précisément ceux qui en sont les artisans.

Claire Côté

**BIBLIOGRAPHIE ANALYTIQUE
DE LA SCIENCE-FICTION ET DU
FANTASTIQUE QUÉBÉCOIS
(1960-1985)**

**Aurélien Boivin, Maurice
Emond et Michel Lord**
Nuit blanche éditeur, 1992,
577 p.; 40 \$

Ouvrage longtemps attendu que celui-là, du moins dans le milieu qui pratique et étudie la science-fiction et le fantastique, car on savait depuis des années que le Groupe de recherche interdisciplinaire sur les littératures fantastiques (GRILFIQ) de l'Université Laval y travaillait. Le résultat est une fort belle brique, qui commande le respect. On

l'aurait aimé plus complète (les livres pour la jeunesse qui représentent une part importante de la S.F. québécoise, en sont absents), qu'elle ne s'arrête pas à 1985 (des écrivains maintenant majeurs ont fait leur apparition au milieu des années 80), mais les auteurs s'en expliquent dans une introduction pertinente, où ils délimitent leur champ générique, dont est exclu aussi le merveilleux. Ma seule réserve sur cette partie théorique de l'ouvrage porte sur l'*heroic fantasy* dont ils prétendent qu'elle appartient à la science-fiction.

Le produit des labeurs du GRILFIQ n'est pas exempt de lacunes: ainsi telle nouvelle brève et mineure a droit à huit lignes alors qu'un roman marquant ne se mérite que trois lignes. Les coordonnateurs du projet auraient dû donner des balises plus strictes à leurs collaborateurs. Deux douzaines de personnes, de compétences très diverses, ont lu les œuvres et les ont présentées. Résultats: des résumés judicieux, qui vont au cœur du propos, mais aussi d'autres, heureusement plus rares, plus sommaires, moins réussis.

La principale qualité de cette *Bibliographie* reste l'exhaustivité: deux cent cinquante volumes sont recensés, et mille cinq cents récits longs ou brefs, avec bibliographies réparties selon leur appartenance générique (S.F., «hybride», etc.). Au début de l'entreprise, cent trente périodiques avaient été dépouillés: revues spécialisées telle *Solaris*, fanzines éphémères du genre *Pandore* ou plus durables tel *Carfax*, tous les quotidiens, les revues, et les périodiques. Le travail est exemplaire, ne serait-ce qu'en démontrant que science-fiction et surtout fantastique ont été publiés partout, et que certains auteurs, connus autrement, s'y sont intéressés. Pour les mordus, la lecture aléatoire des résumés peut même s'avérer captivante: un aperçu de quatre cents imaginaires hétéroclites, du plus raffiné au plus naïf.

Au total, la *Bibliographie* s'avère un précieux ouvrage de référence, un *must* pour les bibliothèques de recherche et les spécialistes. Elle vient compléter, sans toutefois le recouper, l'excellent travail d'un périodique comme *L'année de la science-fiction et du fantastique québécois*.

Daniel Sernine

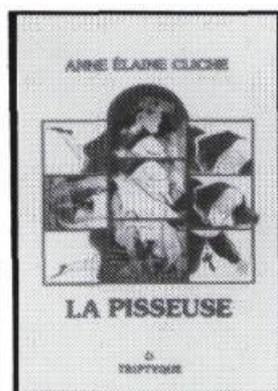
**FICTIONS DE
L'IDENTITAIRE AU QUÉBEC**
Sherry Simon, Pierre L'Hérault,
Robert Schwartzwald
et Alexis Nouss
XYZ, 1991, 185 p.; 19,95 \$

L'identité culturelle québécoise est-elle une fiction totalisante, qui masque mal la réalité d'une société en pleine mutation? Les quatre articles réunis sous le titre *Fictions de l'identitaire au Québec* montrent que la belle homogénéité qui fonde la distinction québécoise n'est en définitive qu'une construction discursive qui témoigne d'une vision désuète de la culture: partant d'une problématique qui définit la culture comme un espace culturel hétérogène, les auteurs cherchent et trouvent des traces probantes du métissage qui caractérise la culture québécoise. Cette position radicale est néanmoins tempérée par la prudence marquée à l'endroit de leur outil conceptuel: il ne s'agit pas de substituer la «pensée de l'hétérogène» au concept d'identité nationale — auquel cas on ne fait que remplacer une certitude par une autre —, mais de la mettre à l'épreuve dans une série de discours critiques et littéraires.

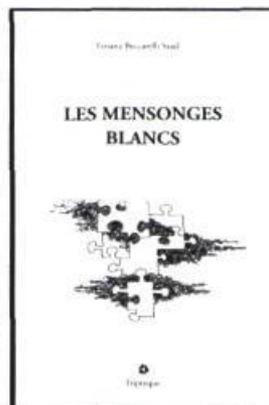
Ainsi, l'article de Sherry Simon, «Espaces incertains de la culture», propose une généalogie de la notion d'ethnicité dans le discours sociologique et montre, entre autres, que le vocable a complètement changé de sens: d'abord désignation de la majorité, l'ethnicité sert de nos jours à nommer les minorités. Pierre L'Hérault, dans «Pour une cartographie de l'hétérogène: dérives identitaires des années 1980», interroge les textes de François Charron, Régine Robin, France Théoret et Herménégilde Chiasson, en termes de décentrement d'une parole, et les rattache à un réseau identitaire nouveau qui recouvre tant les revues culturelles italo-québécoises que celles des femmes immigrantes. Robert Schwartzwald, avec «(Homo)sexualité et problématique identitaire», fait voir l'homophobie fondamentale du discours critique québécois, même et surtout lorsqu'il théorise l'homosexualité symbolique. Enfin, l'article d'Alexis Nouss, «Faiseur de contes: Jacques Ferron, portrait d'une écriture en mineur», révèle à quel point l'écriture de Ferron s'écarte d'une vision univoque de la culture québécoise.

T R I
P T Y
Q U E

C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4
TÉL.: (514) 524-5900



Anne Hélène Cliche
LA PISSEUSE
240 p., 19,95 \$
(roman)

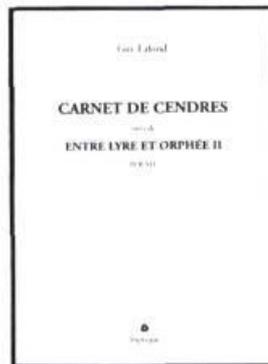


Tiziana Beccarelli Saad
LES MENSONGES BLANCS
70 p., 12,95 \$
(nouvelles)

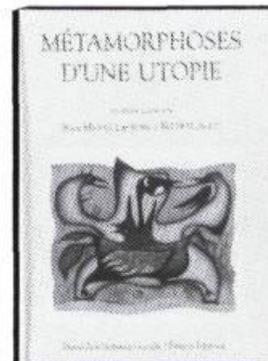


Pierre Monette
LE GUIDE DU TANGO
260 p., 17,95 \$
(essai)

Guy Lafond
CARNET DE CENDRES
Suivi de
ENTRE LYRE ET ORPHÉE II
70 p., 14,95 \$
(poésie)



Jean-Michel Lacroix
et Fulvio Caccia
**MÉTAMORPHOSES
D'UNE UTOPIE**
324 p., 24,95 \$
(essai)



Jeanne Painchaud
LE TOUR DU SEIN
91 p., 14,95 \$
(récits)



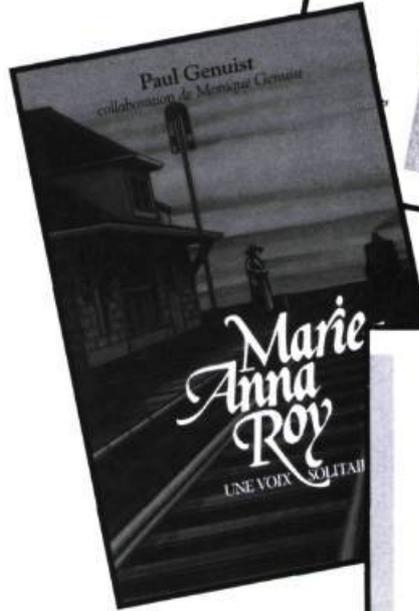
Il y a fort à parier que la «pensée de l'hétérogène» connaîtra une fortune critique dans la décennie qui vient; déjà le champ est polarisé et l'ouvrage, en ce sens, est fort utile par la mise en scène des polémiques dont il fait l'objet.

Frances Fortier

**MARIE-ANNA ROY
UNE VOIX SOLITAIRE**
Paul Genuist
Des Plaines, 1992,
178 p.; 22,95 \$

Paul Genuist connaît bien son sujet. Il refait patiemment le parcours biographique de Marie-Anna Roy, institutrice par dépit, romancière-historienne par désir de conserver la mémoire du «lignage royen» et des pionniers de l'Ouest canadien. Il analyse sérieusement d'abord le style et les thèmes, puis les obsessions et les questionnements qui motivent et alimentent cette discrète carrière. Effort méritoire, il résume et commente des inédits, soit en sa possession, soit déposés aux Archives nationales à Québec et à Winnipeg, de même que des textes publiés, le premier en 1954, méconnus, voire inconnus. Solidement documenté, cet ouvrage met au/à jour une écriture à résonance humaniste qui «va directement à l'essentiel: le bien, le beau, le vrai», réaliste à tout prix, sans recherche formelle.

Malheureusement, l'intérêt en est atténué par les redites (emprunts de Gabrielle à une œuvre de Marie-Anna, éphémère succès littéraire de leur aînée Anna, etc.). En outre, contrairement à l'effet escompté, l'impression de déjà lu persiste avec l'ajout, à la toute fin, de l'article de Monique Genuist «Place de la femme dans l'œuvre de Marie-Anna Roy». Ainsi, l'épisode du cours par correspondance et la relation de l'existence difficile de la mère, Mélina, arguments de poids dans la démonstration de Monique Genuist, sonnent ici comme un refrain déjà entendu.

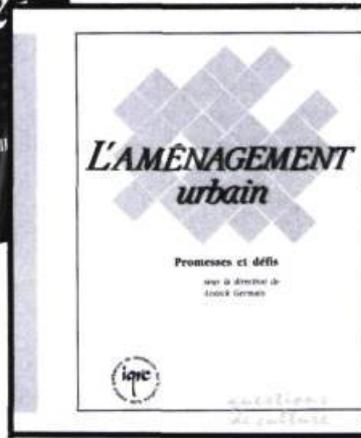
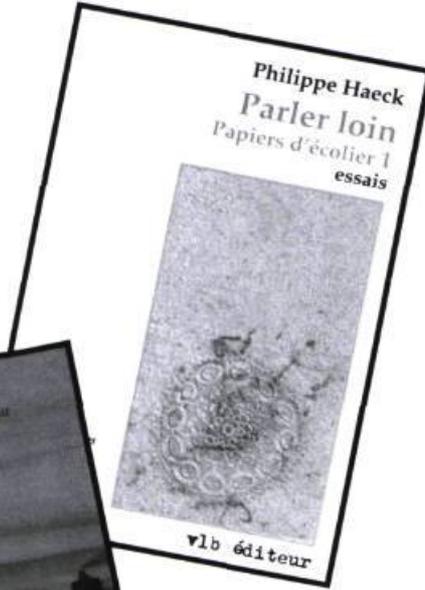


Domage! Ce mauvais calcul éditorial et, il faut bien le dire, la longue *circonvolution* que semble être l'œuvre étudiée, m'ôtent l'envie d'écouter davantage la «voix solitaire» de Marie-Anna Roy.

Linda Fortin

**AMÉNAGEMENT URBAIN
PROMESSES ET DÉFIS**
Sous la dir. d'Annick Germain
IQRC, 1991, 267 p.; 25 \$

Histoire oblige, l'urbanisme québécois est une discipline encore bien jeune. Il a en effet fallu attendre les années 60 pour que surgisse un questionnement critique et cohérent sur l'aménagement de notre territoire et de nos villes petites et moyennes. Mais ces dernières subissent actuellement, comme celles du monde entier, des mutations qui obligent déjà à évaluer à nouveau le trajet parcouru et les voies qui s'ouvrent. L'ouvrage collectif dirigé et présenté par Annick Germain a le mérite non seulement de mettre en lumière les enjeux pratiques spécifiques de la planification urbaine telle qu'elle est pensée et en quelque sorte vécue au Québec, mais également d'amener à réfléchir sur les notions qui fondent



l'identité urbaine et collective des citoyens, c'est-à-dire sur les intersections entre les espaces sociaux et les espaces urbains.

Les sept excellentes contributions qui composent l'ouvrage explorent les dossiers ou les thèmes suivants: la saga de l'aménagement du Vieux-Port de Montréal (Jean-Claude Marsan), la valorisation du patrimoine industriel ou agricole dans les petites agglomérations (Gérard Beaudet), le fantastique réaménagement du centre de Trois-Rivières (Aurèle Cardinal et Hélène Laperrière), l'émergence du *design* urbain (Denise Piché) et la critique de ce mouvement (Jean-Paul Guay), les équipements culturels à Montréal (Daniel Latouche) et, enfin, l'aménagement (la perception et la représentation) des terrains vagues, ces non-lieux que Perla Korosec-Serfaty qualifie de «lambeaux de sens» qui définissent une pratique langagière.

De cette somme de réflexions formulées contre le fonctionnalisme moderniste et la logique de développement à laquelle adhé-

rait celui-ci se dégagent plusieurs conclusions, provisoires mais nettes et rigoureuses, et remarquablement synthétisées par la notion d'urbanité proposée par Annick Germain: «Pouvoir côtoyer les autres sans s'engager, se sentir partie d'un tout sans obligation de loyauté ou de participation, savourer le plaisir de la coprésence sans être nécessairement grégaire, voilà qui définit assez bien la sociabilité contemporaine permise par les espaces publics». Voilà, devons-nous ajouter, qui oblige à revoir la démocratie, l'éthique et l'historicité qui, à travers les structures et les fonctions des espaces, fondent les villes et l'aménagement urbain.

Michel Peterson

**PARLER LOIN
PAPIERS D'ÉCOLIER, t. 1,**
Philippe Haeck
VLB, 1991, 145 p.; 16,95 \$
**PRÉPARATIFS D'ÉCRITURE
PAPIERS D'ÉCOLIER, t. 2,**
Philippe Haeck
VLB, 1991, 194 p.; 18,95 \$

Les deux tomes de ces *Papiers d'écolier* renvoient aux faces opposées de la formation d'un sujet critique, en termes de lecture et d'écriture. De facture autobiographique, *Parler loin* montre un sujet québécois, nourri de lectures qui l'aident à surmonter sa difficile condition d'être pensant: c'est de loin l'aspect le plus convaincant de cette entreprise. En effet, la posture critique étonne, dans la mesure où la lecture ici est strictement une lecture de contenu: Philippe Haeck procède à un collage de citations, extraites de leur contexte, qui alimentent une réflexion sur soi et le monde, sans jamais prêter attention aux enjeux particuliers des textes qu'il convoque, ni aux formes utilisées. On pourrait également prendre ombrage du binarisme primaire qui structure l'entreprise: les femmes représentent l'amour, les hommes le travail; le savoir s'oppose au poème, etc.

Le second ouvrage, *Préparatifs d'écriture*, a suscité une polémique à propos de la méthode préconisée pour l'enseignement de la création littéraire. Ce qui a tant déplu, c'est la défense systématique de la parole individuelle contre la stérilité des théories. L'affirmation à l'effet que «la pensée est limitée par la raison. Le poème ouvre sa robe

et ce n'est jamais le même corps», ranime un dualisme corps/esprit que l'on croyait résolu depuis longtemps.

On peut assurément émettre des réserves à l'endroit de cette position; néanmoins, le diptyque gagne à être lu comme le portrait honnête d'un homme de lecture et d'écriture, sur fond de bibliothèque. Et ce, même si l'agencement des innombrables titres figurant sur les rayons évoque davantage le fouillis sympathique de la librairie d'occasion que le classement méthodique de la bibliothèque.

Frances Fortier

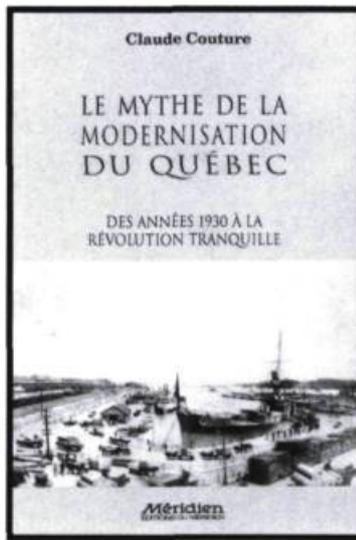
LE MYTHE DE LA MODERNISATION DU QUÉBEC DES ANNÉES 1930 À LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

Claude Couture
Méridien, 1991,
149 p.; 29,95 \$

Parmi les idées reçues sur notre passé, celle de l'agriculturisme messianique n'est pas la moins tenace. Au tournant du siècle, le Québec se serait perçu comme une société vouée à la terre, à la conversion de l'Amérique au catholicisme, abandonnant aux autres l'industrie et la modernité. La révolution idéologique des années 60 aurait alors marqué une rupture profonde avec ce passé schizophrénique en réorganisant l'économie, en adaptant le système scolaire et en redéfinissant les objectifs collectifs.

Claude Couture défend la thèse selon laquelle cette double thématique serait plutôt un mythe. En effet, dans les années 30 s'affirmaient ici des penseurs aussi modernes qu'ailleurs, mais les historiens des idées se seraient bornés à consulter des sources documentaires *traditionnalistes*, comme *Le Devoir* et Lionel Groulx, alors que les grands quotidiens tels *La Presse*, *Le Canada* ou *Le Soleil* prônaient une économie libérale, basée sur l'industrie, l'exportation, le commerce et les banques.

Pour sa part, l'auteur se livre à un travail de bénédictin: il analyse les éditoriaux de ces journaux *progressistes*, il rappelle la crise des années 30, les déficits budgétaires gouvernementaux, la mise en place des premiers programmes sociaux (l'assurance-chômage entre autres) et démontre qu'un fort courant d'idées va dans le sens d'un



Québec délivré autant des socialismes latents que de l'agriculturisme ou du cléricanisme. Bref, notre retard historique ne proviendrait pas d'une idéologie dominante anti-capitaliste et contre la modernisation.

Sans sortir de son corpus — et c'est là une lacune à mon sens — il rejoint ces historiens qui ont démontré que notre représentation du Québec rural *traditionnel* est surtout le fruit tardif d'une double manipulation, d'abord par le clergé qui citait en exemple cet *âge d'or*, puis par les progressistes qui s'en servaient comme d'un repoussoir. Somme toute, la réalité est autrement plus complexe et mouvante que les idéologies qui tentent de se l'approprier.

Michel Lemieux

HISTOIRE DE MONTRÉAL DEPUIS LA CONFÉDÉRATION

Paul-André Linteau
Boréal, 1992,
614 p.; 29,95 \$

À l'occasion du 500^e anniversaire de la venue de Christophe Colomb en Amérique, des montagnes de livres ont été édités dans le monde entier pour relater l'événement. Bien sûr, on y trouve du meilleur et du pire mais plus souvent du pire que du meilleur. L'entreprise sent un peu beaucoup l'opportunisme littéraire. Or voici qu'à l'occasion du 350^e anniversaire de la fondation de Montréal, Paul-André Linteau fait paraître son *Histoire de Montréal depuis la Confédération*. J'avoue que de prime abord, j'avais quelques appréhensions.

Mais j'oubliais que l'auteur est un gourou de l'histoire de l'urbanisation au Québec. Le livre est fort bien fait, on y apprend beaucoup et, ce qui ne

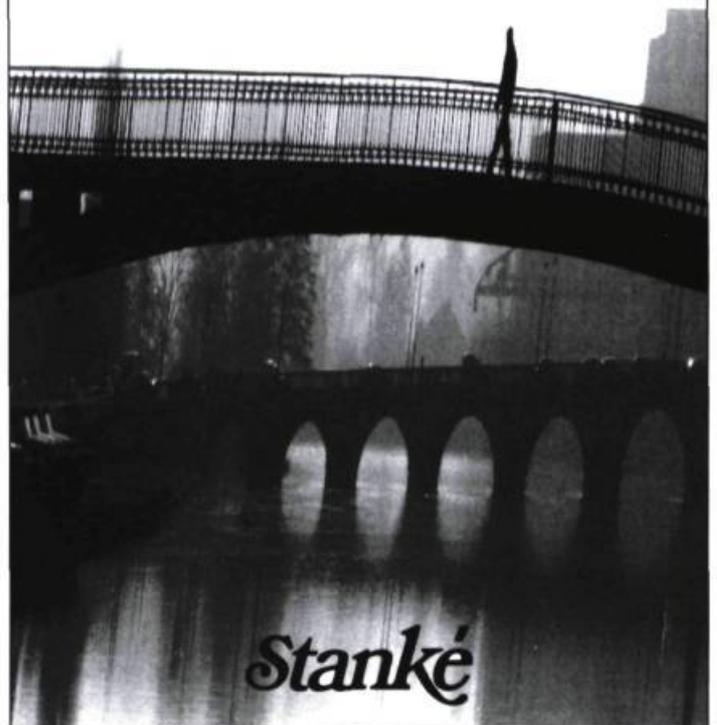
ROCH CARRIER

fin

Le jour du Grand Éclatement est enfin arrivé. Tout est prêt pour le Grand Massacre du viaduc, pour l'Éclipse Totale, la Grande Démission, la mise à la Retraite Définitive. Le Casanova du béton a décidé que c'était enfin... la fin.

Malheureusement, même les fins les mieux préparées ne prennent pas toujours fin comme on le souhaiterait.

Fin est le nouveau roman de Roch Carrier
208 pages • 14, 95 \$



gâche rien, on ne s'y ennuie jamais. Il va sans dire que le *système Linteau*, y est discernable dans la segmentation du temps, dans l'organisation de chaque époque en cinq thèmes: l'économie, la démographie, l'expansion territoriale, la vie de tous les jours, la politique. Cependant, au fil de la lecture, la déformation de l'académicien disparaît pour laisser place au visage d'une ville aimée.

Paul-André Linteau ne s'en cache pas, il aime Montréal et il désire la faire connaître. Son histoire passe par le développement des tramways, d'un réseau hydro-électrique, de diverses industries, du monde de la finance, etc. Plus encore, Montréal est décrite par des familles ou des individus qui l'ont marquée, soit des financiers ou des manufacturiers tels les Herbert Samuel Holt, John Molson et ses fils, Michel Gaucher, soit des politiciens tels les Raymond Préfontaine, Herbert Brown Ames, Camilien Houde, Drapeau ou Doré. Par-dessus tout, son histoire passe par le peuple montréalais dont le quotidien dans les duplex, triplex et quintuplex suscite une immense sympathie chez l'auteur. Car, pendant que la bourgeoisie montréalaise profite des attraits de la métropole, des gens originaires des quatre coins de la province et de la planète cherchent à vivre décemment et à espérer en l'avenir, dans une grande ville moderne, au cœur du Québec.

Robert Beauregard

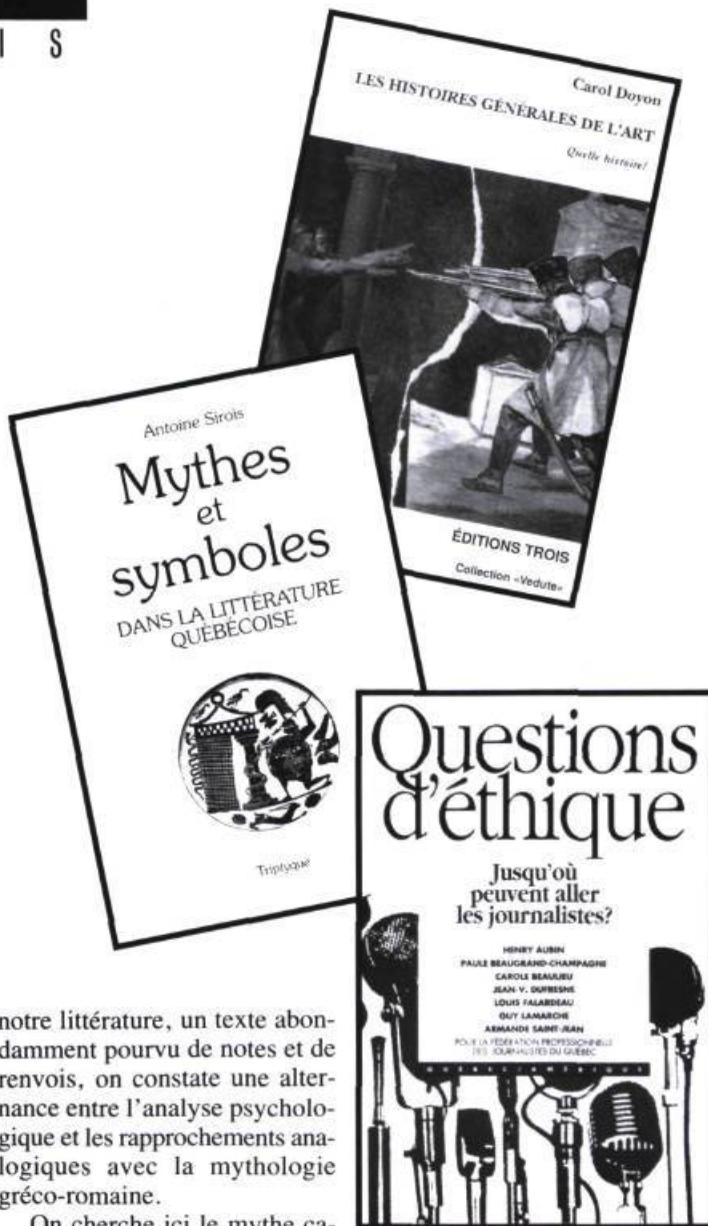
**MYTHES ET SYMBOLES
DANS LA
LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE**
Antoine Sirois
Triptyque, 1992,
154 p.; 17,95 \$

Antoine Sirois a fait sienne l'assertion voulant que «le savoir psychanalytique se trouve anticipé par le mythe et la poésie». Ainsi, au fil de son essai sur les mythes et les symboles dans

notre littérature, un texte abondamment pourvu de notes et de renvois, on constate une alternance entre l'analyse psychologique et les rapprochements analogiques avec la mythologie gréco-romaine.

On cherche ici le mythe caché ou partiellement dévoilé, on scrute l'empreinte laissée par les écrivains. L'auteur débute son enquête avec l'œuvre de Ringuet dans laquelle il démontre l'importance de la «Terre-mère». Dans un deuxième temps, il effectue une comparaison globale entre le roman du terroir canadien-français et le roman canadien-anglais: de façon similaire, chez les deux peuples, se dresse «Babylone contre l'Éden». L'œuvre de Gabrielle Roy fait ensuite son apparition, dans un chapitre intitulé «De l'idéologie au mythe de la nature».

Les Parques et les Muses marquent l'œuvre de Michel Tremblay qui, le fait est connu, fréquente délibérément et assidûment les personnages de la mythologie. Puis, survient Orphée avec Saint-Denis Garneau, tandis qu'Eurydice et Héloïse figurent dans l'œuvre d'Anne Hébert. Là encore, l'auteur poursuit sa mythocritique; une fois les différences et les ressemblances notées, par rapport à la



mythologie classique, l'originalité de ces écrivains se révèle clairement.

L'étude examine aussi l'œuvre d'une foule d'écrivains, dont la vision contribue à parfaire un portrait changeant, à retoucher inlassablement, des individus et de la société.

Monique Dufour

**QUESTIONS D'ÉTHIQUE?
JUSQU'OU PEUVENT ALLER
LES JOURNALISTES**
Collectif
Québec/Amérique, 1991,
136 p.; 19,95 \$

Journaliste ou relationniste? Plus qu'un problème d'identité, la question recèle les multiples choix et dilemmes auxquels sont confrontés les journalistes au cours de leur carrière.

Afin d'amorcer une réflexion liée aux situations réelles, les auteurs de *Questions d'éthique*, membres de la Fédération pro-

fessionnelle des journalistes du Québec, privilégient une démarche pratique sous forme de questions réponses. Les principaux points touchant les pouvoirs politique et financier, la loi, la vie privée, sont abordés et l'on présente de nombreux cas types illustrant les manquements à l'éthique dont des journalistes se rendent coupables à l'occasion.

Si, dans ce livre, les préoccupations sous-jacentes demeurent «la crédibilité du journaliste» et la nécessité d'établir un code de déontologie, les causes de la situation dénoncée ne sont pas touchées. L'ouvrage, selon les auteurs, s'adresse aussi au grand public et se veut un outil d'information. Dans cette perspective, il m'aurait paru pertinent de résumer l'histoire du journalisme au Québec ou, à tout le moins, de dresser un bilan de la situation que l'on déplore.

Bref, le fait de déclarer aux profanes que nous sommes que les médias francophones du Québec ne possèdent pas de codes d'éthique, contrairement aux grands médias nord-américains, soulève plusieurs interrogations auxquelles on ne répond pas. L'élaboration d'un code strict suffira-t-elle à contrer le laxisme dans l'exercice de la profession? D'autres causes, aux effets plus pernicieux, sont-elles ignorées par les promoteurs d'un code de déontologie?

Monique Dufour

**LES HISTOIRES
GÉNÉRALES DE L'ART**
Carol Doyon
Trois, 1991, 251 p.; 29,95 \$

Ouvrir un livre comme *Les histoires générales de l'art*, c'est entrer dans les idéologies à la mode. L'art, ou plutôt les histoires de l'art y sont mises à contribution pour, dans l'esprit de l'auteur, redresser des torts et surtout réformer un monde jugé imparfait. Ne conviendrait-il pas que le scandale de l'imperfection cessât et que nous soyons enfin transportés dans ce monde meilleur qui pourtant se fait encore attendre...

Carol Doyon, auteure et professeure, s'emploie donc à décortiquer les «histoires générales de l'art» afin, selon son propre aveu, d'en isoler les «contenus codés» et bien sûr, rengaine obligée, de restituer aux femmes une histoire qui leur aurait été dérobée (c'est le cas de le dire!)

par les agents de la phalocratie internationale! Ce thème, «à la mode de chez nous», ainsi que les perspectives théoriques de l'auteur, relève du miroir aux alouettes dans lequel un certain public trouve matière à réconfort idéologique.

Il ne s'agit donc pas, à proprement parler, d'un ouvrage critique sur les histoires de l'art, mais d'un livre, au goût d'un certain jour, qui se borne à utiliser les apparences et certaines des méthodes du travail universitaire. Les contenus plus proprement théoriques, ainsi des chapitres «Historiographie et méthode» et «Sens de l'histoire», sont assez discrètement glissés sous le tapis. Ne s'agit-il pas après tout de faire illusion dans un monde d'illusion?

L'objectif de l'ouvrage consiste donc à *démasquer*, à *mettre en lumière* et surtout, maître mot, à *déconstruire*... Tâche ardue dans une Amérique du Nord qui n'a pas achevé sa propre construction... Le mode de pensée sous-jacent de ce *néo-conformisme* repose sur l'idée implicite, séquelle de l'histoire puritaine américaine, que le monde idéal (lire américain!) serait l'endroit désigné par Dieu

où la chèvre et le chou devront prochainement se réconcilier.

L'histoire concrète a toujours fait peu de cas de ces fariboles. Elle est en revanche le lieu d'impitoyables rapports de force annonciateurs de lendemains qui déchantent. Un livre dont on peut sans peine faire l'économie.

Patrice Remia

REGARDS SUR L'ARCHITECTURE ET LA VILLE
Jean-Pierre Bonhomme
Méridien, 1991,
173 p.; 29,95 \$

Après avoir lu cet ouvrage d'une couverture à l'autre, on en vient à se demander si on est victime d'une illusion ou d'une mauvaise blague. Car il faut de la patience et du courage pour traverser un livre aussi mal fabriqué (les marges sont beaucoup trop étroites), peu ou prou corrigé (les fautes de frappe abondent) et, surtout, simpliste, banal et conservateur.

Après une introduction (précédée d'une préface de Pierre Dansereau) pourtant très intéressante, dans laquelle l'auteur affirme avec force la nécessité, pour notre civilisation, de construire des villes qui traduisent

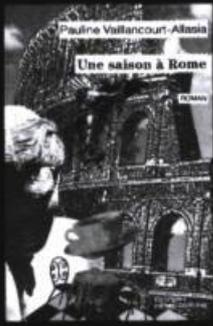
des soucis esthétiques et répondent à des impératifs écologiques, nous avons droit à soixante-dix chroniques parues pour la plupart dans *La Presse*. Le problème est que les critiques bien ciblées et les analyses parfois pénétrantes sont enfouies sous des masses de textes purement descriptifs qui révèlent souvent une totale absence de réflexion théorique sur les mutations actuelles de nos sociétés, mutations qui se reflètent évidemment tant dans les réalisations architecturales contemporaines que dans les nouvelles typologies des espaces urbains. S'il est tout à fait pertinent de protéger le centre-ville contre l'expansion des institutions, s'il est juste de prétendre que des édifices comme le musée de Portland, le Centre canadien d'architecture ou les Habitations Saint-Joseph à Montréal contribuent à renforcer l'urbanité et à assurer une qualité de vie aux citadins, si, enfin, il est important d'insister sur des échecs aussi graves que le palais des Congrès et de souligner les problèmes causés par l'étalement urbain, il est par contre fort discutable de prétendre que tous les édifices de Mies van Der Rohe pro-

voquent l'ennui ou que la conservation des façades illustre un manque d'imagination. (L'auteur aurait dû dans ces cas avoir recours à la notion de simulacre développée par les théoriciens de la post-modernité.)

Je ne vois bien sûr aucun inconvénient à ce que Jean-Pierre Bonhomme dénonce les inepties et souligne l'inculture de nos gouvernements en matière de planification urbaine tout en veillant à la sauvegarde du palais Cormier, du pavillon central de l'Université de Montréal ou de la place Ville-Marie. J'en vois cependant à ce qu'il les défende en s'appuyant sur les préjugés bourgeois de la hiérarchie, de l'ordre, du raisonnable ou de l'équilibre et méprise, par ignorance (ou mauvaise foi?), la rigueur de l'*anarchitecture* ou l'ironie historiciste du post-modernisme. Et j'en vois également à ce que l'on ajoute (sans même l'annoncer sur la page de couverture) à un livre aussi pénible la traduction d'un texte comme celui de James Hillman, texte qui démontre à quel point la *réalisation* de la ville est directement liée à l'espace occupé par l'âme humaine.

Michel Peterson

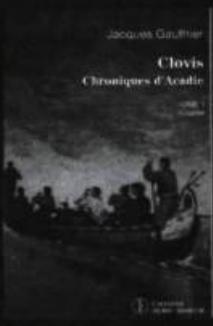
UNE SAISON À ROME



Six Québécois se retrouvent à Rome. Leur rencontre fortuite va transformer leur vie. C'est que Rome n'est pas une ville comme les autres. Rome à l'endroit, Amor à l'envers. Pauline Vaillancourt pose ici un regard curieux, jamais blasé, sur sa ville d'adoption qui la facine et ne cesse de l'étonner.

Une saison à Rome
un roman
de Pauline Vaillancourt
200 pages / 17.95 \$

CLOVIS



Clovis échappe à plusieurs tentatives d'assassinat avant de partir pour Port-Royal et partager avec Champlain les débuts héroïques de l'Acadie. Clovis est le premier d'une saga de quatre volumes, qui raconte la destinée à la fois tragique et exaltante de deux familles qui s'affrontent à travers les siècles dans un combat mortel à finir.

Clovis
un roman historique
de Jacques Gauthier
480 pages / 27.95 \$